

VALERY ALEFF

SABLIER

AUX MUSES

1.

Le ciel obéit à tes gestes qui invitent à la danse.

La danse de l'eau qui ne danse pas :

Elle ne sait pas danser.

Rien ne sait danser sans tes bras.

Tous les arbres, toutes les mélodies.

Toutes les fugues.

2.

Tu existes entre trois, quatre, cinq dimensions. Pas de dimensions

Entre toi et moi. Il n'y a qu'une dimension qui se détache, se replie,

Se déplie. Tu es une lettre d'amour écrite pour moi, pour toi-même.

3.

Si rien ne se faisait, si un lac venait

De partout. Comme s'il était partout,

Comme si la musique se taisait

Par modestie.

4.

Tu es plus que n'importe quel plus ;

Plus que n'importe quel cygne de Tchaïkovski.

Tu me diriges dans une tasse de thé.

5.

Tu es toi, et rien n'existe en dehors

De ces lettres : Toi, tes yeux.

Comme s'il y avait d'autres yeux

De par le monde. Comme s'il y avait

Un autre monde de par le monde ;

Comme s'il y avait d'autres mouvements,

D'autres molécules.

6.

Tout ce que tu disais avait l'air important.
 Tes mots étaient lourds, tes gestes, théâtraux.
 Un jour, tu es mort dans ma chambre,
 Comme Desdemone, l'unique fille de Brabantio.
 Dommage que je n'aie pas joué le rôle du maure.
 Ta mort était temporaire.

Je ne t'ai pas étranglée, hélas,
 Malgré ma jalousie et ma colère.
 Ressuscitée, tu baillais au lit.

Je ne crois pas que tu sois morte
 Dans un hôpital miteux, aux environs de Moscou.
 Tu me taquines et je taquine la muse.

Ne pas joindre. Chaque feuille est unique ;
 Aussi unique que l'Un. Une pièce.
 Souffle, souffle, souffle d'automne.
 Souffle d'une feuille sans feuille.

Et s'il y avait. Mais il n'y a rien
 D'autre ou s'il y a. Une goutte
 Qui descend ou monte. Sur la vitre.
 Descend ou monte, descend
 Ou monte ou s'envole. Pas pour

On espère et cela vient ou lui
 Ou elle ou on. Cela descend,

S'arrête quelque part, par terre,
Dans les airs, dans un arbre.
On le regarde et l'on voit un arbre,
Rien de plus, même pas une branche.
Pas une branche de plus
Ni de moins.

Et la respiration, comme s'il y avait
De l'air, l'azur. Ce mot qui dénote
Une note.

Cette note ne respire pas.
Pourtant elle n'est pas morte.

Une note n'est jamais morte,
Même sans accords,
Sans contrepoints.

Offrande musicale, poétique. Elle résonne
Quelque part et les feuilles tombent,
Ainsi que les gouttes de Tchernobyl.

Les parapluies de Cherbourg
Ne nous protègent ni du Démon
Ni des quolibets d'un nuage
Ou du naufrage d'un jardin qui succombe
Aux charmes d'une canicule.

Se laisser porter par le temps.
Mais le temps ne porte personne.

À quatre pattes nous traversons
Mille-et-deux nuits. (Il y a toujours
Une nuit de plus.)

À travers l'espace et le temps
Que nous abolissons de guerre lasse.

Nous voilà au milieu de nulle part,
Portés par un rien. Et ce rien
N'a qu'une patte-et-demie.

Il n'y a plus de roses.
Il n'y a que des pourquoi,
Un, deux. On y répond
Et puis on dit : « La rose. »

Une rose fait son apparition,
Comme si de rien n'était,
Rien n'était, n'était,
Même pas un écho.

Une tasse de thé sur une terrasse.

Il y a encore moins.
Un jour d'été plus court
Que la clarté de l'hiver.
Un verre de terre supérieur
À n'importe quel oiseau.

Il y a moins de soucis :
Il n'y a plus de temps
Ni pour un oui

Ni pour un non.

Rien qu'un nid.

Si l'on se donne la peine de parler,
Il y a des sons et aussi
Des significations, de temps à autre,
Une, deux ou trois, quatre.
On les conteste, on les déteste.

Et quand on est à bout,
On se calme. Seuls les bouts des nerfs
Continuent à vibrer, les cordes
De nos humeurs, les pommes de nos discordes.

Ce qui n'existe qu'à moitié
Risque de disparaître sans laisser
De traces.

Le vrai sage
Ne laisse pas de traces. On fait donc tout
Pour disparaître complètement.

Il y a toujours une moitié qui demeure.

Le point cardinal n'est même pas
À l'horizon, comme il se doit,
D'après les livres que personne n'a lus.

Des projets s'épuisent, s'enlissent
Dans l'air du soir dont les poètes parlent

Pour qu'un Debussy puisse composer
Un prélude.

N'importe quel point est un projet,
Un espoir. Rien d'étonnant
Qu'on ne le trouve pas.

Point, à la ligne.
Comme s'il y avait une virgule.

Que nous reste-t-il à part une guêpe
Assise sur une main, un front ?
Et quelques affronts, par-ci, par-là.

Et tout cela au cours d'une journée
Qui se termine sans gloire
Et même sans crépuscule.

Comme si nous n'avions pas
Droit aux opéras de Wagner
Où le monde brûle au grand feu.

S'il y a des contours,
Il y a aussi une chose, un être.
Non. On ouvre une porte
Et l'on ne trouve ni homard
Ni bouteille de champagne.

On trouve une table, un couteau dédié
Au nœud Gordien. On le coupe
Et cela prend des années car il n'y a
Rien d'autre à faire, à croire,

À boire.

Sauf si c'est illégal. Et puis on se dit
Que tout est légal ou égal. On appelle cela
Égalitarisme ou libéralisme.

Et les ténèbres descendent :
Ils n'ont rien d'autre à faire.

On descend aussi, pour suivre
Le mouvement. Et les ténèbres
Montent de plus en plus haut.

Quand ? Cette question n'a pas de sens :
C'est un instant, nous dit-on.
Et puis cela devient une heure qu'il faut tuer.

Il faut tuer beaucoup d'espaces, de temps,
De principes d'incertitudes.
La certitude tue à coup sûr l'espoir.

La tombe n'est pas un idiome,
Une façon de parler.
Comme une autre, somme toute.

Nous disons « une tombe »
Et nous en creusons une
Pour ne pas parler en l'air.

Et si nous parlons en l'air
Les tombes apparaissent

Dans les airs. Les fugues aussi.

Sur terre il n'y a que des préludes :
Un prélude à une prise de conscience,
Un prélude à la patience.

Et l'éternité ? Quoi ?
Un prélude à un prélude,
Une suite d'ainsi.

Tu n'a rien dit ce matin. Que peut-on attendre
De tout le reste ? Il n'y a pas de reste.
Il y a quelques heures où je ne t'ai pas
Entendu. J'ai entendu des oiseaux, le bruit des arbres.

Il n'y a pas de sons. Rien que tes gestes, ton sourire
Qui rit sans se faire entendre.

L'inaccessible est à portée de la main.
On tend la main et l'inaccessible y descend
Avec condescendance.

Mais ce qui est tout près est inaccessible,
Nous dit-on.

Tout est entre les mains. Et puis ce tout
Et tous les autres se mettent à tomber.
Ils tombent, les uns après les autres,
Les autres après les autres.

Cela aussi est en-dehors de l'humanité.

Cela ne vaut pas la peine de se demander
De quoi il s'agit, s'il s'agit de quelque chose.

Il ne s'agit de rien, on laisse tomber.
On allume les chandelles, on mange, on part.
On laisse la porte ouverte.

Il y a un courant d'air.
Il est dehors, à l'intérieur.

Tout le temps, tout le temps.
Pas de répit, pas de sommeil.
Même pas l'exclamation :
« Oh, s'il n'y avait rien ! »

Il y a un petit rien
Dans un musée.
On le regarde,
On l'admire.

On l'abandonne aux gardiens.

On croit qu'on tient,
Enfin, enfin.

On touche quelque chose
Et cette chose glisse
Soit à droite, soit à gauche.

De quel côté tient-on ?

M-M-M-M-M-M-M-M

N'est pas une réponse.

Ni P-P-P-P-P-P-P-P

Ni L-L-L-L-L-L-L-L

Ne sont des réponses,

Quoi qu'on dise.

Le silence est encore pire.

Il est encore pire que T-T.

Quand on part, on ne meurt

Ni à moitié ni aux trois-quarts.

On part du point A au point A.

Les autres points se trouvent

Dans le domaine des alphabets,

Pas ailleurs. Et ailleurs on trouve

A, A, A, A, L, P, H, T, Beta.

Ou la Grosse Bertha.

Ou la petite Berthe.

Ou une berceuse.

Je ne suis pas au centre,

Mais il y a des circonférences.

Il y a un trou vert où

Les sacres du printemps

Résonnent mieux qu'ailleurs.

Circonférences, circonstances.

On descend dans un trou jaune,

Celui que Pouchkine préférait
À tous les autres. Ou un trou
Pourpre, cramoisi. On y reste.

Si je n'existe pas. « Existe » existe,
Si on le met entre guillemets.

Les guillemets existent, donc je pense
Entre guillemets ou au-delà :
Dans l'au-delà des guillemets.

Ce n'est pas l'au-delà tout court.
Cet au-delà est long,
Et sa longueur m'enchanté
Outre mesure.

Un gage d'éternité.

Nous continuons,
Comme si la suite des événements
S'étendait devant nous.

Il y a une plaine,
Elle n'est pas pleine,
Loin de là.

Alors, nous la remplissons
De nos corps, de nos voitures.
Est-ce un événement ? une suite ?

Même une suite royale
Dans un hôtel cinq étoiles

N'est pas une suite.

Et les étoiles ne sont que des signes

Si chers à Saussure, à Barthes.

Et la reine se repose chez Freud.

Je choisi un aspect. Le reste

N'a rien à voir dans l'histoire.

Cet aspect est un tableau, une symphonie,

Un oiseau qui chante pour remplir

L'air du matin. (Il n'est jamais plein.)

Je le grignote parfois

Pour ne pas mourir de faim.

Je ne sais si je le sens

Ou si j'y pense.

La pensée me dit :

« Deux et deux font... »,

Mais ils ne font rien ;

Ce sont des fainéants.

Et s'ils se mettaient

À faire quelque chose

Ce serait une tragédie.

Supposons que quatre

Soit quatre. Il ne l'est pas.

Il n'est pas cinq non plus.

Cinq non plus ne fait rien.
Et s'il se met sur la tête
Pour qu'on le prenne pour un deux,
On le prend pour soixante-dix-huit.

On ne sait jamais
Quand pleurer et pourquoi.

Pleurer après la mort d'un proche ? Trop tard.
Même si l'on arrose de larmes sa tombe,
Rien ne poussera hors de son cercueil : ni un os
Ni un cheveu ni une pensée, ni un espoir.

Les fleurs. Il est plus facile d'en acheter
À l'entrée du cimetière. Ou en sortant.

On compte toutes ces années.
Un milliard, un chiffre astronomique.

Les astronomes affirment
Que cette poussière sort d'un trou noir.

Mais rien ne sort des trous noirs.
Sauf un milliard de Blanches-Neiges.

Sortir pour regagner ses pénates.

Un voyage d'hiver ou d'été :
Ils sont interchangeables.

Les feuilles tombent toujours.

Les arbres aussi, les arbustes.

La neige recouvre les tombes,
Au lieu de la terre, des cendres.

Deux forces s'affrontent sur terre,
Dans le ciel. Elles luttent pour la justice
Injustement, et les uns mettent les autres
En lambeaux. Les autres font de même.

Pendant des siècles leurs lambeaux
Pendent sur la Voie Lactée.

Et puis
Une femme arrive à Borodino ou à Verdun,
Ramasse les lambeaux et les pend sur la Croix.

Puis-je renaître d'un fleuve asséché ?
Un fleuve où je renaiss pour vivre.
Encore un échec ou une série de bonheurs
Sans fin, sans repos.

Une naissance humide,
Arrosée, de temps à autre. Par qui ?
Je vois l'arrosoir, pas la main, pas les doigts,
Pas la bague de fiançailles, la seule.

Il n'y a rien que ce matin. Il n'est pas riche
En décoration. Obligé de jouer Hamlet
Sans décors, sans palais, sans fantômes.
La mère est dans sa chambre, la mort aussi.

Tout est un décor, pas une pièce de théâtre.
On met le doigt sur un arbre, on le perce,
Et l'on voit du jus d'orange sortir d'un trou,
D'un autre trou, d'un autre univers.

Comme si c'était authentique. On répète à satiété :
« Authentique, authentique, vie, salut. »
Le salut vient, on est sauvé. On demande
Un gilet de sauvetage – au cas où. Puis on demande
Un sandwich, un coca, une femme,
Un fils, une maison, trois fourchettes, quatre verres.
On boit cinq bouteilles et l'on comprend
Que la Résurrection n'est jamais gratuite.

Le temps ne s'ouvre jamais,
Même si la durée est à l'ordre du jour.

On ouvre la durée
Et l'on tombe sur un cadenas.

Ce cadenas est la seule durée
Dont on dispose.

C'est pour cela qu'il ressemble à l'arbre de vie.

La lumière ne discerne pas les bois
Où elle joue avec des ombres.
Elle ne discerne pas non plus
Les portraits de Giovanni Bellini
Que l'on voit, que l'on oublie aussitôt.

À quoi bon s'en souvenir
Au sein de cette laideur ?

À quoi bon se souvenir de la vie
Quand on est mort et enterré ?

Ce texte ne signifie rien.
Celui-ci ou un autre.

Quelle signification
Peut-on lui attribuer ?
Quel attribut ?
Quelle plénitude ?

Le plein-air n'est pas plein
Si on ne le longe pas.
Un promeneur solitaire
Remplit une forêt, un lac.

Mais un lac ne signifie rien,
Même si l'on s'y regarde.

Les nuits. Étaient-elles plus grandes
Autrefois ? Plus grandes qu'aujourd'hui ?

Dans mon enfance je n'ai connu que des nuits
Et quelques morceaux du ciel, du soleil.

Rien d'étonnant que je ne connaisse pas les fleurs,
Même s'il y a un bouquet de roses sur ma table.

Je ne connais que des noms
Qui ne correspondent à rien.
Et quelques morceaux.

Je ne suis pas en exil.
C'est la Russie qui voyage
D'une couronne à une autre,
D'une révolution à une famine.

La Russie est en exil.
Ne sait quand reviendra,
Ne sait quand reviendra.

Je suis toujours là,
Fidèle au poste.

Nous vivons malgré tout.
La vie est obligée de nous suivre,
Quelle que soit sa haine
Envers ceux qu'elle porte.

Elle est prête à résilier le bail.
Nous insistons, forçons son allure,
Nous lui donnons des coups de pied en vache.

Curieusement, la vie ne s'essouffle pas,
Même quand elle monte nos escaliers.

Si l'on voit un doigt dans le ciel,
Cela ne veut rien dire :
Un dirigeable, sans doute.

Mais si l'on doute,
On voit un doigt dans le ciel.

Et si l'on doute de ce doigt,
On voit une main,
Un bras, une épaule.

Et ainsi de suite.
Jusqu'à la fin des temps.

On écrit « Moi » sur une feuille de papier.
(Elle est plus immortelle que les ordinateurs.)

Ce Moi se perd au milieu des pages blanches.
On ne demande pas mieux, mais ce n'est pas Dieu
Qui écrit son texte sur une de ces pages.

C'est un voisin. Il ne sait rien ni de vous
Ni de la langue qui vous pénètre.
Il gribouille quelque chose et part
Sans se retourner, sans relire son griffonnage.

En train de se faire.
Rien d'alléchant, comme d'habitude.
On perçoit un bourdonnement.
On appelle cela « perception ».
Et concepts, tendances, sauve-qui-peut ?
Tout cela viendra, avant que l'on ne périsse
Définitivement. On appelle cela
« Espoir » ou « foi » ou « confiance ».
On se demande s'il s'agit d'une appellation contrôlée.

Hélas, personne ne contrôle cette appellation
Ni le bourdonnement qui recommence de plus belle.
L'éternel retour d'une guêpe.

On bâtit une maison.
Une maison d'homme, pour une fois.
Par conséquent, il y a un homme
Dans cette maison et peut-être ailleurs.

S'il y a un homme, il doit y avoir une femme.
On cherche une femme, on la trouve.
On trouve aussi un autre homme,
Un triangle, un parallélogramme.

Encore un monde inhabité.
Un de plus.

Si l'on regarde à travers ses doigts,
On ne doit surtout pas perdre les doigts de vue,
Au risque de voir un être innommable
Ou un non-être qu'Adam ne doit en aucun cas nommer.

Cela revient au même. Il n'y a plus de doigts.
On voit tout ce qu'il y a à voir
Et tout ce qu'il n'y a pas.

On voit « pas », « non », « aucunement ».
Adam regarde à droite et à gauche.
Ses lèvres bougent.

À LA RECHERCHE DE LA PURETÉ

Il ne faut pas réagir aux sons,
Même s'ils agissent,
Même si une cantate
Résonne à travers le monde.

Elle ne parle ni du salut
Ni de la mort.
Elle parle sa langue
Que l'on écoute en pure perte.

Cette perte est-elle pure ?
On est réduit à cette question.

Quel que soit le résultat.
Comment savoir
Si le résultat est là ou non ?

On voit quelque chose,
On touche, on sent, on jette.
Le résultat de cette disparition ?

On jette tout par-dessus bord.
Du coup la barque de la vie
Décolle, navigue dans les nuages.

Le résultat de cette navigation ?
Un essai sur les orages,
Sur les dommages et intérêts.

Nous nous disons : « Il est temps. »
Puis nous traînons et nous apprenons

Qu'à ce moment-là –
 À un des moments de notre temps –
 Une dizaine de nos avions
 Se sont écrasés. Une douzaine
 De nos épouses virtuelles
 Nous ont trahis.

Il n'est pas encore temps,
 Il ne le sera jamais. Ni un grand temps
 Ni un petit temps n'existent pour nous.
 Chez nous il y a « *niet* », un geste
 Qui écarte ce qui est proche
 Ou simplement est.

TOLERANCE

Le tronc d'un arbre
 Flotte le long d'un fleuve.
 Descend-il ? Monte-t-il ?

Personne ne sait d'où il vient,
 Où il va et pourquoi.
 Mais tout le monde dit :

« Flotte, flotte, flotte,
 Toi, créature de Dieu.
 Flotte, flotte, flotte,
 Tant que tu veux. »

Je me sens capable
 De grimper sur un bouleau.

Je me sens capable

D'atteindre les étoiles,
Ne serait-ce que dans un poème.

Je me sens capable,
Je me sens, je me sens.

Parfois on dit « me »
Et le septième ciel
Ouvre ses portes.

LIEN

Y a-t-il un lien
Entre mon enfance
Et aujourd'hui ?

Depuis ma fenêtre moscovite
Située au douzième étage
Je voyais des barges sur deux rivières.
Elles transportaient du sable –
Pour un sablier, comme je le croyais.
(Il y en avait trois à la maison.)

Il se peut que ce sablier
Mesure mon temps,
Aujourd'hui.

Orphée se retourne, Eurydice disparaît.

Attentif à la mythologie humaine,
Je me retourne assez souvent.
Rien ne disparaît, ni les femmes
Ni les hommes ni les souvenirs.

(La mémoire n'a rien à voir dans l'histoire.)

Tout est là, comme si le monde
Ne pouvait exister sans moi,
Sans mes regards, sans les mots
Qui décrivent mes vaines tentatives.

On ne peut se débarrasser de rien.
Même les moustiques me collent à la peau,
Comme s'ils n'avaient d'autres visages,
D'autres bras à leur disposition.

Alors, il faut continuer, tant qu'à faire.
Pas coûte que coûte. Cela ne coûte rien,
Quelques pas, à droite, en diagonale,
À travers une forêt vierge ou cacochyme.

Tôt ou tard, la chaîne linguistique s'arrête
Et l'on n'a plus rien à faire. On ne peut marcher
Au-delà d'un chemin. Il n'y a pas
D'au-delà. Nulle part il n'est, ou est
En partie. Et cette partie ne suffit pas
Pour déterminer quoi que ce soit. Pas un pas,
Pas un lieu, soit sur terre, soit sous l'eau.

Nous nous adressons à l'air et à tout ce qui n'existe
Nulle part, même pas dans les tombes.
Nous énumérons les tombes et nous nous rendons compte
Qu'aucune tombe ne nous appartient. Même pas
La tombe de Couperin.

Ce chemin ne mène ni ailleurs
Ni vers soi.

Il y a des chemins qui se démènent
Sans disparaître de la carte.

On les souligne, on les suit à la trace.
Et les traces tracent leur propre trajet,
Comme s'il comptait bien plus
Que n'importe qui.

Et n'importe qui prend la route.
Elle bifurque à l'orée d'une forêt.

Comme d'habitude, on choisit.
On est choisi, on est condamné.

Et les damnés dansent sur un terrain vague.

On vous tend la main
Et vous voyez une harmonie.
Vous ne l'entendez pas,
L'harmonie d'une fugue de Bach.

Vous ne tendez rien.
Vous ne tentez rien,
Même pas votre rien.
Votre néant n'a rien à voir
Avec l'harmonie des sphères
Ou l'harmonie des mers,
Des mères.

On reste immobile.

On n'est pas harmonieux.
L'immobilité ne l'est pas non plus.

« Non plus » l'est, peut-être.

On n'en peut plus.

On trouve une particule
Qui peut se déplacer
Sans se lasser.

On voit un point
Qui circule quelque part.
Peu importe où il circule.

On suit ce point.
Cette vie de pacotille
Grandit à vue d'œil.

L'œil grandit, lui aussi.

Il faut renoncer à ceci.

On se demande ce que 'ceci'
(Ou 'ci' ou 'ce') veut dire
Dans le contexte du renoncement.

On y renonce pour respecter
Le contrat social, l'impératif
(Catégorique ou non),
Les décisions hâtives.

Et puis on se met à écouter
L'audible, l'inaudible.

On entend un cri mélodieux.

Une page blanche.

On s'y inscrit, si l'on veut.
Même si l'on ne le veut pas,
On y est. On se plante
Devant cette page
Et le nom apparaît. Même
Si l'on est loin de tout.

On voit son nom
Et l'on ne se sent pas obligé
De faire quelque chose.

Un nom, rien de plus.

Qu'on le tolère.

Dormir. Pas pour mourir.
Pour vivre autrement.

Peu importe si l'on vit ou non.
On est là et cela compte,
Ne compte pas, devient mille-et-une,
Ou rien du tout,
Même pas un tout petit conte.

On raconte que je me balade

Au milieu de tout ce qui n'existe pas.
 Au milieu des amours que je ne sens
 Ni dans mes corps – physique, astral –
 Ni dans mes pensées qui me disent
 Que je ne suis même pas encore
 Dans le jardin de la mort peint par Bosch.

Je longe une allée qui mène
 Vers les rayons, noirs et blancs,
 Vers le blanc qui note tout.

Comme si l'on était ressuscité.
 Les jambes sont là. On marche
 De long en large, on se dit :
 « Je suis ressuscité. » On sait
 Que les choses sont en soi.

Les arbres sont aussi en soi.
 Même si on les touche, on constate
 Que l'on sent sa propre peau.

Tout est moi. Tout est en soi.
 On se promène, on touche,
 Moi, soi, moi, soi, moi,
 Objet, sujet, objet, sursujet.

D'habitude, quand on veut tout éliminer,
 On se concentre sur un point.
 Un point – c'est tout.

Moi, je me concentre sur trois points
 Mécaniquement : on est nourri de trinités.

Parfois, j'ai l'impression que j'ai trois mains ;
Une sensation plutôt agréable.

Si j'avais quatre mains, je pourrais jouer
À quatre mains avec moi-même.
Je joue avec moi-même. Même si j'avais cent bras,
Je ne jouerais qu'avec moi-même.

Et mes cent pieds resteraient à côté de mon fauteuil.

Au lieu de dire : « Trop tard »,
Les Russes parlent d'un train qui est parti.

Mais les trains ne partent pas toujours.
Il y a des trains qui restent sur une voie de garage,
Pendant des années. (Surtout en Russie.)

On peut s'y installer, y vivre,
Tout en sachant qu'il est trop tard.

On pense sans doute à quelque chose
Quand on dit : « C'est impossible. »

On pense : « C'est inhumain. Un être humain
N'est pas capable d'accomplir une telle horreur. »
Mais l'horreur est accomplie, l'erreur est faite.

Ou l'on voit un mur et l'on se dit en toute franchise :
« Il est impossible de franchir cet obstacle. »
Puis on trouve une échelle, on grimpe,
On escalade le mur. On se demande pourquoi.

Si l'on dit : « C'est possible », le monde s'entrouvre
Et se referme aussitôt.

Une révélation. Cela se prépare.
Faut-il s'y prendre à l'avance ?

Les châteaux en Espagne.
On les construit soigneusement,
En rêve, en partie.

Les révélations, on les voit,
On y assiste. On les mérite,
À la différence des châteaux,
En Espagne ou ailleurs.

On peut éteindre les lumières,
Allumer une bougie, en espérant
Qu'une révélation se fasse jour,
Qu'on tombe à la renverse.

On tombe à la renverse,
Puis on se relève.

On dort sur ses deux oreilles
Dans l'attente d'un beau château.

Et si rien ne vient ? de nulle part ?
Même pas d'un sommeil mi-profond ?

On arpente les couloirs,
On ouvre toutes les portes.

Il y a des bruits et l'on se demande
 Si l'on n'entend pas
 La *Septième* de Mahler
 Dirigée par Webern,
 Autrefois, à Musikverein.

On se demande
 Si l'on n'entend pas
 Jadis, autrefois,
 Les temps anciens.

Où sont les portes du temps ?

On est quelque part.
 On regarde autour de soi
 Et l'on constate que tout est à l'envers.

On se met à l'envers.
 On regarde autour de soi
 Et l'on constate que tout est à l'envers.

Tout est à l'envers, toujours.
 Mais la terre est à l'endroit,
 Sinon elle ne tournerait pas.

Elle tourne et l'envers tourne aussi.
 Un jour il se mettra à l'endroit,
 Si l'on se met à genoux.

Comment dire en un mot
 Ce qu'il y a à dire ?
 Mortviebonheurdoutecertitudeoublie.

On oublie tout cela
Et l'on vit, quoi qu'il arrive.
Et s'il n'arrive rien,
On continue à vivre
Coûte que coûte.

Tôt ou tard, cela viendra,
Cela reviendra.
On ouvrira les yeux.

Il faut diviser.

Un quart, un huitième,
Un seizième.

De plus en plus supportable.

Visages, démarches, gestes.
Même les paroles sont
Plus ou moins supportables.

À condition qu'on les coupe
En trois, en cinq.

Tu m'entends ? Tu m'écoutes ?
Éternelles questions.
On les adresse même au silence.
Le silence écoute.

Le silence écoute, répond,
Raconte sa vie.

Il a plusieurs vies,
Maintes incarnations.

Il les raconte toutes.
Il est fatigant d'écouter
Ces racontas.

La vie ne se répète jamais.
Ce n'est pas la peine
D'apprendre chaque jour,

On apprend, on désapprend.
On reçoit un coup d'un côté
Que l'on ne connaît pas.
Même à la fin de sa vie
On constate qu'il y a des côtés
Que l'on ne connaît pas.

Il y a des coups
Que l'on ne connaît pas.

Il y a d'autres vies.

Advienne...advienne...advienne...
On ne termine pas la phrase :
On ne veut rien terminer
Par crainte d'une terminaison définitive.

La version définitive,
Comme disent les critiques.
Mais sans cette version, cette passion
Qui va jusqu'au bout,

La vie n'a pas de sens.

Qu'elle s'arrête au milieu,
Dans la forêt de Dante.
Je m'y promènerai,
En caressant les animaux.
Mon chat, entre autres.

Tant pis pour le Paradis.

Je n'ai sans doute rien compris.
Y aurait-il quelque chose
À comprendre ?

Un point d'interrogation
Est un point d'interrogation,
Pas un point d'exclamation.

Mais parfois je m'exclame, « Eurêka »,
Même si je ne comprends rien du tout,
Ni les mots Eurêka, Europe, Ésope.

Si l'on vous demande
De décrire votre vie,
Vous tracez une ligne
Sur une feuille de papier
Ou même sur une nappe,
En contournant les verres.

« C'est ça, ma vie. »
Et puis vous buvez les verres
Que vous avez contournés,

Que vous avez frôlés en traçant
L'itinéraire de votre vie.

LE MEILLEUR REMEDE CONTRE L'INSOMNIE

Les corps descendent.
Les corps qui viennent d'en bas,
Vous n'en voulez pas,
Cela va de soi.

Des corps de rechange.
Vous sortez votre âme
De la glande pinéale
Et vous la mettez dans un corps,
Un corps de votre choix.

Dans un corps qui dort.

Et quoi encore ?
Encore une question
À laquelle on n'est pas obligé
De répondre.

Elle met du temps
Pour trouver le « quoi ».
Et encore, et encore.

La vie passe par des ruelles
Remplies de prostituées,
De temps à autre.
On s'arrête, on choisit.

La vie pose une question

Que l'on oublie assez vite
Pour ne pas oublier le reste.

J'ai dit à propos d'un ami :
« Il a une mine crépusculaire. »
On se souvient de Wagner,
De ses crépuscules et de ses dieux.

On règne, on écoute l'opéra,
On apprécie la voix de Brunhilde,
Et l'on sombre ou l'on brûle.
Aucune importance.

L'essentiel est de mourir en musique,
Comme disent les Russes.

Heureusement que les Russes parlent encore.

La seule parole qui compte
(Le logos, comme on dit)
Nous indique les endroits
Où nous devons nous rendre.

On plonge dans un tonneau,
On nous met quelque chose
Dans la bouche, dans une église.
Nous ne comprenons rien.

Et puis il y a une main, une aile.
Notre corps se met en route,
Nous savons qu'il n'y en a pas.
Le corps sait qu'il y a un chemin.

Nous griffonnons, griffonnons.
Tous les papiers, tous les sentiers
Sont remplis de nos doutes.

L'herbe s'aplatit sous le poids de nos doutes,
Notre déjeuner sur l'herbe aussi :
Nous mangeons un gros poulet jaune.

Et je ne doute pas de sa couleur
Car l'herbe est jaune, elle aussi,
Après trois semaines de sécheresse.

Les cadavres jaunissent-ils
Après trois semaines de sécheresse ?

Les sons que j'entends tout le temps,
Que mes doigts reproduisent partout :
Sur les corps, sous les couvertures.

Tantôt ce sont des symphonies
Que j'ai dirigées dans les neiges d'antan ;
Tantôt j'entends et je joue les opéras
Que j'ai toujours aimés à la folie.

Et Les Folies Bergère ? Jamais, jamais.
Ma folie ne m'amuse qu'un soir sur deux.
Et le deuxième soir je me morfonds
Dans mon lit, un livre à la main.
Un livre que je n'aime pas,
Que je ne déteste pas.

Passe le temps. Et si l'on était créé,
 Si les destinées plus hautes,
 Plus larges, plus volumineuses et riches
 Nous incombaient ? On gribouille,
 On fouille, on découvre, on note,
 Et il y a des notes sur une feuille,
 Sur une feuille de papier à musique.
 Une feuille n'est qu'une feuille.
 Et puis on entend les derniers quatuors
 De Beethoven.

Et l'on comprend que tous les chants
 Sont au-delà des hommes,
 Même ceux qu'ils peuvent entendre,
 Écouter, analyser. Bien au-delà,
 Bien au-delà, bien, bien, bien, bien.

On n'est jamais seul.
 Les gouttes de pluie
 Sont encore plus envahissantes
 Que les humains.

Comment mettre à la porte
 La flaque d'eau
 Qui enlaidit ma cuisine ?
 (Je ne connais toujours pas
 La raison de cette fuite.)

Et pourtant je ne suis pas sûr
 Que je préfère la présence d'un homme
 À une flaque qui n'a pas l'intention de partir.

Je crois que je préfère la flaque.
 À la longue l'eau s'évapore,
 Les humains non.
 Même quand ils transpirent,
 Ils ne s'évaporent pas.

On essaie, on espère.
 On voit un fil par terre.
 On se dit qu'il s'agit
 Du fil d'Ariane. On fonce,
 On découvre un taureau,
 Un toréador, Bizet. (Pas Carmen.)

À quoi mènent les découvertes
 Qui parsèment la vie et la mort ?

À quoi rime n'importe quel mot ?
 Au bout du compte, au bout du chemin,
 Il n'y a pas de rimes, presque rien.

Il n'y a pas de quoi pavoiser.
 Alors, on ne pavoise pas.
 Ainsi l'on peut passer pour un sage,
 Pas pour un ange.

Encore un effort,
 Comme si j'avais toujours un corps, une psyché.
 J'ai l'impression que je n'ai rien du tout :
 Ni conscience ni inconscient ni cirrhose du foie.

« Avez-vous la foi ? » on me demande.
 Quelle foi, combien de fois ? Toutefois

Il y a Celui ou Celle qui lève le bras,
Comme le font les monuments :
Pierre le Grand, son cheval.
À Pétersbourg.

On n'est jamais à bout
Car il n'y a pas de bouts,
À l'exception des bouts de ficelle.

On touche la ficelle,
Les doigts glissent
Et l'on dit à mi-voix :
« Je suis à bout,
Je suis à bout. »

À Abousai,
À Aboulai,
À Aboutai.

Encore une ligne,
Deux carrés.
On met un point quelque part,
Dans un coin sombre –
Et c'est tout, c'est tout,
Il n'y a rien d'autre, nulle part.

Voici un tableau réaliste,
Fidèle, authentique,
Aussi authentique que les fleurs
Qui poussent sous les pieds
Par-ci, par-là.

Et les pieds ?
Ils sont aussi par-ci, par-là,
Comme Figaro dans l'opéra de Rossini.

Comme Malevitch qui saute
D'un carré noir à un carré blanc.

La certitude fait rire.
Le rire fait rire aussi.

Seuls les pleurs m'émeuvent :
Il n'y a rien de plus écologique
Que les larmes. Vous écoutez
Un quatuor de Haydn
Pour énième fois. Vous pleurez.

Le quatuor ne pleure pas.
Il ne rit pas non plus.
Comment retrouver la statue
Des quatuors de Haydn ?

Pourquoi chercher
Ses traces, ses pas ?

Ni la neige ni le sable
Ne les gardent
Pour la soi-disant postérité.

Pourquoi ne pas l'appeler « mortérité » ?

Oui, je suis passé par là ; et par là.
Je marchais dans la boue,

Sur l'eau, dans les airs.

Ni ces airs ni cette eau
N'existent plus. Mais il y a
Un verre d'eau, la pluie
Et une fenêtre que l'on peut ouvrir
Pour y passer la tête.

On déchire ses vêtements.
On se déshabille,
On jette les vêtements par terre,
On les piétine
Et puis on les déchire.

On ouvre tous les placards,
On en sort les vêtements,
Vieux ou neufs,
On les déchire, on les maudit
En trois langues, en quatre langues.

Pourquoi ne pas déchirer une artère ?
Sans langue ? Sans logos ?

On s'assied sur un divan
Et l'on fixe un mur.
(De préférence, un mur sans tableaux.)

On cherche la réponse, la vérité.
On fouille dans les cellules de tous les corps
Que l'on possède (astral et ainsi de suite).

On s'élève, on regarde le divan,

On analyse l'empreinte du corps assis,
Et l'on comprend la mémoire.

Les pas, les pas. On les entend,
Même si l'on ne marche pas.
Même s'il n'y a pas de marchepieds,
S'il n'y a pas de pieds.

On marche dans le noir
Où la clarté de l'aurore
Assiste les pieds.

Et même si l'on ne marche pas du tout –
On ne marche pas dans un cercueil –
On compte les pas, un, deux, trois, quatre.
Pour ne pas oublier Pythagore et Platon.

Il y a probablement des comètes
Que nous ne voyons pas,
Malgré toutes nos perfections.

Il y a des comètes dont les queues
(Comment les appelle-t-on ?)
Nous prédisent notre fin.
Comme les premiers chrétiens
Nous devrions frétiller d'impatience.

Un immense port où tout le monde dit
Au monde entier : « Adieu. »

Il a dit, il a dit. Peu importe ce qu'il a dit.

Il n'est pas un prophète, le Messie que l'on attend
Depuis quatre, cinq, six, dix, onze, milliards.

Il n'a rien dit. Regardez ses lèvres.
Elles n'ont pas parlé depuis le Déluge.
Et pendant le Déluge, elles se sont noyées.

Glouglou, glouglou, sauve, sauve, glouglou,
Qui peut, qui peut, qui peut, qui peut.
Quiconque, personne, personne.

Ils nous parlent encore
De la rosée, des roses.

Il paraît que l'on peut s'agenouiller
Et boire la rosée, et boire la rosée,
En posant la langue sur les feuilles,
Sur les brins d'herbes. Ce matin
La rosée est en abondance.

En tout cas, on ne mourra pas de soif.

Aujourd'hui l'air n'est pas hospitalier.
Il est plutôt opaque. Et pourtant
Il doit savoir que je ne vais nulle part,
Que même ma promenade journalière
Ne me chante pas. L'air doit comprendre
Que je l'abomine. (Il n'est pas seul.)
Si je pouvais ne plus respirer, je le ferais.

Je respire à contrecœur, et mon cœur ne bat
Ni pour l'air ni pour les nuages que je maudirais,

Si mon jardin pouvait se passer de la pluie.

Je n'aime pas l'arrosoir.

NACHTMUSIK

Il y a une main de lumière.

Elle touche les pages de vieux manuscrits.

Elle touche les peaux, les visages, les sons.

Les sons se mettent à scintiller.

Est-ce un spectacle « Son et lumière » ?

LeProméthée de Scriabine ?

Une main de lumière ne se pose jamais

Sur l'ombre, sur les ténèbres.

Ce sont ses complices, sa milice.

La main s'éloigne et la révélation nous dit :

« Dans un mois au plus tard, vous serez... »

Mais grâce à ce geste imprévu,

Nous écoutons la *Septième de Mahler*

Sans interruption.

Une caresse démesurée

Ne se mesure ni à l'audace

Ni à la passion ni au double décimètre.

Même l'amour y est impuissant.

La queue d'une comète la mesure

Partiellement. Les autres parties

Sont des galaxies qui se mélangent,

S'interpénètrent à profusion.

Et l'ère du laxisme se met en route.

La route de la paresse est aussi longue
Que le fil d'Ariane ou un mythe indien.

Je sais qu'il me reste encore
Quelque chose.

Je ne suis pas à la retraite :
Il n'y a pas de retraite pour moi,
Pour mes os et mes tendons.

Il y a peut-être une retraite
Pour un de mes tendons.
Qu'il soit suspendu
Entre ciel et terre.

Une sensation horrible : entre les deux.
Entre deux femmes, deux hommes.
Ce n'est pas ça. Rien que le mot « entre »
Sème la panique. On peut entrer,
On ne veut pas être deux, qui que soient
Ces deux. On se poste entre elle et lui,
La naissance et le décès, et l'on se dit
Que l'on n'a pas assez vécu
Pour mourir. Si, si, si, si.
On a assez vécu. On est déjà mort.
Autant en finir. Il n'y a pas d'entre.
Chaque chose est à sa place.
Une chose est là, une autre par ici.

Il n'y a rien entre elles, rien.

On tend une main de pierre
À tous les visiteurs.
Ils tombent, disparaissent.

C'est l'opéra de ma vie.
J'aimerais pouvoir
Me tendre la main,
Me serrer la main.

Mais je ne peux me tendre
La main gauche.

Encore un ami défunt.
Je ne sais pas si je suis triste ou non.

Je sais qu'après ma mort
Je serai immensément triste
En regardant mon cadavre,
En perçant de mes yeux
Une couche de terre,
Un cercueil.

Et s'il n'y avait que tout ?
Que pourrait-on faire ?

On prend le tout et l'on regarde
Ailleurs. Il n'y a rien ailleurs.
Il n'y a que ce tout.

On ne le lâche pas.

On ne lâche rien.

On est là, planté devant une porte,

Une porte quelconque.

On ne lâche rien du tout.

Et l'on pense que tout est là,

Sauf ce qui se trouve

Derrière la porte.

On dit que la porte n'existe pas.

Et si elle existe, il n'y a pas de

Derrière, devant, après, avant.

On entend les cloches.

On ne sait pas d'où les sons viennent.

Peu importe : le son est le corps.

Si votre corps ne résonne pas

Dans l'air du soir,

Vous arrachez une poutre apparente

Et vous vous promenez avec elle

Dans les rues de Lviv. Elle vous tient compagnie,

Elle est le son de votre existence.

Et si elle se tait à un moment ou à un autre

(Il y a toujours d'autres moments)

Vous la soulevez et vous cognez un mur,

Un roc. Vous faites de même avec votre corps.

Vous vous cognez la tête contre un roc,

Et vous entendez le son de votre âme.

Pour entendre un moment,
 Rien qu'un moment ?
 Vous choisissez un moment,
 Vous l'écoutez, vous entendez.
 Une heure, pas un moment.
 Elle dure pour que cela dure.
 Pourquoi écouter le temps
 En entier ?

On l'écoute, on l'écoute,
 On se dit : « C'est encore le temps. »
 « Quoi ? » Le temps qu'on écoute.
 Et puis on comprend que l'on n'écoute
 Ni le temps ni l'espace ni toutes ces balivernes
 Qu'on raconte à propos d'une promenade
 Sans prétention.

On écoute et l'on entend une fugue.
 Elle ne peut se terminer : il y a un thème,
 Il y a des thèmes qui s'y joignent.
 Il y a un canapé qui chante,
 Des fleurs, une prière toute personnelle.

Il n'y a rien de personnel.

Je m'inscris dans le registre de l'hôtel,
 Et je pars le jour suivant.

Le jour part avec moi.
 Moi, je pars avec moi.
 Je ne pars pas.

Que le temps s'arrête maintenant.
Il n'a rien à faire dans ma contrée.
Mais le temps est ma contrée, et la musique,
Et la bouteille qui passe à travers mon corps,
Qu'elle a choisi au hasard.

Le hasard veut que je sois là.
Le hasard me tente, me dit
Que tous les chemins mènent à Moscou,
À ma ville natale. Voir le Kremlin
Et mourir.

Sentir les mains d'un prêtre russe
Sur mon front.

Je ne sais pas s'ils posent les mains
Sur les fronts des pénitents.

Posez-moi les mains
Où vous voulez.
Posez-moi les lèvres
Sur ma langue.

Il y a trois jours
Je pensais que je voyais des mères.
Les mères, on les voit
De l'intérieur.

On voit leur corps.
On est né pour annoncer
Une naissance,
Une puissance qui proclame

Que la vie est toujours
À l'ordre du jour.

Et puis la vie s'éteint,
Comme le jour,
Comme n'importe quelle bougie.

Et l'on dit : « La vie, la vie,
Nuova, nuova, nuova, nuova. »

On s'épuise.
Il y a un puits, un verre.
On plonge le verre dans le puits,
On y puise de l'eau,
On porte le verre à ses lèvres,
On ouvre la bouche,
On boit, boit.

Et puis on ne puise plus rien.
On casse le verre et ses mille morceaux
Luisent au soleil.

Le puits aussi
Luit au soleil.

Une corde. Peut-elle
Offrir un son infini,
Sion la tend à l'extrême ?

On tend à l'extrême
Toutes les cordes.
Leur voix dit tout

Ce qu'il y a à dire.

Il y a une corde oubliée,

Une sérénade.

Elle parle autrement.

Une image ne dit rien.

Je m'inscris dans cette image,

Et cette inscription

Marque quelque chose,

Un objet, un être,

Un manque d'air.

On manque d'air et l'on s'inscrit

Quelque part. Peut-être

Dans la rubrique : « Il manque d'air. »

Ou il manque d'atmosphère.

Et ailleurs il y a beaucoup

D'air, d'atmosphère.

Il n'y beaucoup ni de vous

Ni de toi ni de on.

Ni de ton.

Ils sonnent encore. Les cloches,

Les accords sans fin qui annoncent la fin.

Comme d'habitude, la fin

Tarde à apparaître.

Elle n'apparaît pas. Elle discute dans les coulisses

Avec les techniciens. Et tout va bien
Avant la levée du rideau.

Il y a le rideau qu'on lève, descend,
Laisse au milieu, comme d'habitude.

On ne cherche même pas l'auteur :
C'est le rideau.

Ou une descente de quelque chose,
Pas toujours humaine.

On descend encore un peu
Et l'on voit tout, on constate
Que l'on peut descendre.

La descente aux enfers
Est un Paradis sinistre
Offert par un escalier.

On descend, puis on remonte
Un petit peu, pour pouvoir
Descendre, redescendre.

Et les arbres croissent, poussent
À l'horizontale, à la verticale,
En diagonale, de haut en bas.

C'est un jour que l'on compte
Vivre, et la plénitude
Préside à cette journée.

Rien ne préside à cette journée :
Ni la plénitude ni le bonheur ni le malheur.

Il est ballotté entre malheur,
Impuissance, puissance, ridicule,
Moule, monade et les arcades
Que l'on voit à Paris
Quand on s'y promène
Consciencieusement,
En flâneur sans bien, sans rien,
Sans quelque chose.

On dévie d'une ligne.

Une feuille de papier.
On y trace une ligne,
On essaie de la suivre,
Mais on n'y arrive pas.

Il y a des lignes partout,
Non seulement sur notre bureau.
Il y a des lignes dans l'herbe,
Dans la neige.
On les suit, on dévie.

Le ciel est bleu, rouge, noir.
Les lauriers aussi.
On se perd, on se retrouve.
Et rien ne bouge,
Quoi que l'on fasse.

Un sentiment s'arrête
Et l'on se dit que l'on n'a rien senti,

Même pas la chambre
Où l'on dort, où l'on s'ennuie à mort.

On n'a même pas senti
La mort, malgré la vie qui en parle
Toujours.

Sauf aujourd'hui.

Pour une raison inconnue,
Pour une fois la vie ne parle pas
De la mort.

Elle ne parle pas de fleurs non plus.

Elle parle d'elle-même,
Tout court,
Tout court.

Où est l'objet que je touche ?
Nulle part. Je ne touche rien,
Comme d'habitude.

Une plaine s'étend
Au-delà des champs. Mes pieds
La touchent pour que je me dise :
« Je me promène aujourd'hui, demain,
Toujours, un jour. »

Je note cette promenade.
Et la note se promène
Dans le parc de Versailles.

Tant que cela dure
On ne sait pas de quoi on parle.
À supposer que l'on parle,
Que l'on s'exprime,
Émet des sons.

On parle, on s'exprime, tout va bien.
Rien ne va plus. Cette phrase, on ne l'entend
Que dans les casinos.
Mais on n'entend pas les casinos,
Des phrases, rien du tout.
C'est ce qu'on appelle « silence ».
On en parle pour élucider
Les mystères de la musique.

On se tait, mais on ne meurt pas.

Encore une fois.
C'est ainsi que la vie procède :
Quelque chose précède toujours
Cet encore, cette fois.

Et puis on constate que
Rien ne précède plus rien.
Il n'y a ni précédent ni succédané.
On reste au milieu d'une prairie,
On n'avale aucun médicament,
On pense que la vie est belle.

Les forces ne sont plus là.
La faiblesse s'étale de tout son long

Dans les champs, sur les volcans.

Elle baille de temps à autre,
On voit sa main couvrir sa bouche.
La politesse des rois.

Ils ne vont plus place de la Concorde.
Ils restent dans leur lit, détachent leur tête
Et la roulent par terre, à l'infini,
Sur un tapis persan.

Les veines ne transportent pas
Le sang. Elles ne sont pas un moyen
De transport. Elles ne sont pas
Un moyen de mort non plus.

Elles ne sont pas un moyen.
Les veines parcourent l'univers
Ou tout ce que l'on veut,
Mais elles ne transportent
Rien du tout. Ni l'élan vital
Ni l'énergie fatale.

On se met en face d'une veine.
On attend.

Et ça recommence, si ça recommence.
Un signe parle. Il ne sait pas de quoi
Il parle. Il y a des vies
Qui ne parlent pas. Des plantes
Silencieuses.

Et puis on entend

Un accord en ré-majeur. Et tout
Se remet à sa place, même s'il n'y a pas
De place pour se mettre,
Pour vivre un peu.

La mort n'est pas seule.
Il y a d'autres moyens.

Ils gisent dans un cimetière
Que l'on ne connaît pas,
Mais dont on devine l'existence.

Il y a un moyen.
On s'endort, on s'éloigne.
On est quelque part.
Il n'y a ni part ni quelque.

On se repose,
On ne se métamorphose pas.
On ne se donne même pas la peine
De devenir une larve.

Quelles sont les sensations
Que j'éprouve ?

Je prends un nerf et je le tends
Vers une sensation.
Je crois qu'il s'agit d'une expérience,
D'une *vita nuova*,
Enrichissante ou dantesque.

Le nerf reçoit un cadeau,

Mais je ne sens rien,
Rien du tout : ni mon nerf
Ni la sensation ni le sentiment,
Ni la nouvelle vie qui respire ailleurs.

Je ne sens que moi-même.
Un nerf, un tendon.

Comme s'il y avait encore
Toi, moi, eux, une autre terre.

Il y a une autre terre,
Une autre mer.
On y plonge et l'on s'exclame :
« Je suis au Paradis. »

On marche à travers le Paradis,
On arrive au bout, on se dit :
« Il est aussi court
Que la paille perdante,
Que la vie pendante. »

Que les paradis sont courts !
Il y a Hélène et les bouleaux.
Ils sont courts, tous les trois,
Tous les quatre, les sept.

Je n'arrive à aucune conclusion.
Il n'y a pas de jonctions.
Un instinct court après l'autre
Et tout s'arrête. Un passage à niveaux.

Il y a plusieurs niveaux, un passage.
 On saute d'un niveau à un autre
 Et le Paradis soupire : il est las
 Des passages et des sages.

Et l'arbre de vie ne dit plus rien.
 Il pourrait dire : « Une pomme. »

Il ne faut pas hésiter.

Si l'on hésite,
 On passe d'une lettre à une autre.
 On se dit que K est mieux que L.
 On s'attarde sur L. On vit
 Dans son château jusqu'à sa fin,
 Sa déchéance définitive.

On vit à M. On se dit
 Qu'il a quelque chose en commun
 Avec la mère.
 Mais la mère meurt, et il ne reste plus rien
 Du château, de ses salons, de ses billards.

La lettre Z n'est pas non plus prometteuse.
 On dit : « Prométhée », « Prometteuse ».
 On vit parmi les mots qui écrivent
 Leur vérité, leur nécessité, leur malaise.
 Ils décrivent leurs prothèses.

Je ne suis pas encore fatigué.
 Quand on est fatigué, on s'écroule
 Et l'on passe quelques heures

Au-dessous d'un fauteuil
Que l'on connaît à peine.

Et puis on commence à s'y habituer.
On connaît déjà les pieds du fauteuil
Sous lequel on dort ou ne dort pas.

On décrit les pieds du fauteuil.
Et puis on passe à la vie de tous les jours,
À sa propre vie. On décrit ses pieds,
Ses jambes. On se demande où elles vont.

Et puis on constate qu'elles ne vont
Nulle part. On s'endort, faute de mieux,
Faute de bien, faute d'extase divine.

Si c'est ça la fin,
Dites-le-moi.

On ne dit rien, ni « le » ni « la ».
Seul le piano continue à parler :
« Do, ré, mi, fa, sol, la, si
Le chat se promène en taxi. »

Quel dommage que je ne puisse prendre
Le même taxi. Pour aller nulle part,
Comme on dit. Et l'on dit toujours la vérité.

Vous prenez un taxi.
Il y a un chat à vos côtés.
Et vous allez au diable vauvert.
Et ce vauvert vous enchante.

Perdu, une fois de plus.
 Rien n'est perdu, même pas l'œil
 Qui a vu les rivières, les fleuves,
 Le bateau ivre assis dans le salon.

On est en face d'une cheminée
 Et l'on navigue, comme si l'on pouvait
 Voguer au-dessus des étoiles
 Et dire : « Je connais le revers
 Des étoiles. » Elles n'ont pas de revers.

Quelqu'un est assis derrière elles.
 Quelqu'un les effleure de temps à autre
 Pour qu'elles ne pendent pas de guingois.

Il dure encore, comme s'il ne pouvait faire
 Autrement. Il ne peut que durer, il, elle.
 Elle est dure à cuire, mais je ne cuis plus rien :
 Je suis las des cuissons.

Un nuage monte. Je ne sais même pas
 Si c'est un nuage ou un ange.
 En tout cas, il monte. J'entonne un hymne
 Dont je ne connais pas les paroles.

Mais les paroles me connaissent,
 Elles me reconnaissent.
 Elles me disent que nous nous sommes
 Rencontrés partout : sur la Côte d'Azur,
 Entre autres.

Tout se passe entre autres. On chante,

On boit du vin, on dit que
L'esprit est dans chaque verre,
Sur chaque fourchette, sur les ravioles.

Ça veut dire plus,
Et ça ne dit rien.
Et « dit rien » parle
À n'en plus finir.

Il finit, mais il
N'arrive plus à finir
Quoi que ce soit.

Il essaie de finir quoi,
Il s'empêtre dans qu.
Et où sont ces oï
Que l'on entend
À Moscou, en Sibérie ?

Ça veut dire plus,
Bien plus.
On se prosterne
Devant l'inquisiteur.
Devant, devant,
Le seul devant,
La seule prosternation.

Si je pouvais deviner.
Mais je ne joue pas aux devinettes.
Et si je mets quelques jetons
Sur la fin du monde,
Il recommence de plus belle,

Sauf qu'il n'est pas beau.

Je dirais qu'il n'est rien. Et pourtant
 Les étoiles filantes me parent de cicatrices.
 Et une particule dont je parle sans arrêt
 S'arrête au mauvais moment.

Et je m'arrête pour écouter quelques mesures
 De la *Missa Solemnis*. La mesure du temps,
 De la terre, de l'homme. Beethoven sur le canapé.

C'est mollasson. On n'arrive pas.
 Et l'aurore est une horreur.
 Sauf que, sauf.

Où sont les remplaçants ?
 Que peut-on remplacer ? Qui, quoi ?
 On peut remplacer un vers,
 Un homme, une veine qui parcourt
 L'univers. On peut remplacer
 Mon corps qui faiblit.

Mon esprit,
 Laissez-le intact, laissez-le
 Intact. Je ne pourrai jamais t'offrir
 Un cerveau plus apte à te bénir.

Si tout s'écroule, une particule
 Dit que tout s'écroule.

Elle s'étale le long des pentes, des côtes,
 Le long des rivières. Le long de tout –

De toutes les plaines, de toutes les plaintes.

Et l'aurore, ses roses

S'élèvent et l'on se dit :

« Il n'y a rien sauf cette couleur.

Il n'y rien sauf sauf. Deux

Taches noires. Hommage à Rothko. »

Ce n'est rien du tout. Bientôt

Il n'y aura plus rien.

Quelques colonnes, quelques

Femmes, quelques airs :

« O, *mama mia*. »

Je rêve du temps

Où il n'aura ni *mama*

Ni *mia* ni o. On verra

La mère, la seule, sans o,

Sans *mia*.

La mère qui s'élancera

Au-dessus de toutes les flèches,

La mère qui tétera mon sein.

Je la ferai renaître toujours,

Même quand il n'y aura plus

De renaissances, de résurrections.

Se disloque. Rien n'est plus mort

Que les morts-vivants.

J'écris un vers

Qui n'a pas cette prétention :

Ce n'est pas un vers.

C'est la vie, l'harmonie :
Je suis toi. Ou toi suis moi.
Ou le toit est la cave.
Une tombe est une tombe.

Il y a peut-être ça et là.
Mais tout est sur cette table
Où le soleil joue ses jeux
Que nous ne comprenons qu'à moitié.

Le soleil n'est pas un dieu,
Mais il est un lieu où les rayons
Fêtent leur anniversaire tous les jours.

Il y a des anniversaires et des jours,
Et la toile de Pénélope s'épuise.

Ulysse est là.

Son voyage est dans des archives
Qui brûlent éternellement.

Si quelqu'un attend la mort,
Rien ne se passe.

Rien ne se passe, même s'il y a des passants
Derrière les fenêtres et même en deçà.

Et tout est au-delà sans doute,
Même la poussière qu'on enlève

Sans penser à la poussière,
À l'au-delà, à l'au-deçà,

Ni à tout ce qui ne voit ni le jour
Ni la nuit ni entre chien et loup.

La porte claque, comme si le vent
Jouait son quatuor : nord, ouest, sud.

La fenêtre est ouverte et tout entre,
Même ce qui ne doit ni entrer ni sortir.

L'air du soir reste dehors,
Là où on ne respire pas. Et l'on comprend
Que ce n'est pas la peine de respirer.

Les énigmes disent « oui » et
« Non ». Et l'aquilon
Proclame la même chose.

La chambre est remplie
De tout ce qui remplit l'univers
Sans le remplir.

Il y a un verre à moitié plein.
C'est la moitié que l'on scrute
Pour définir la vie, la non-existence,

La moitié d'une naissance.

Il n'est ni tard ni jamais.

Le temps déroule son essence,
Sa connaissance. Il ne connaît
Rien du tout. Et nous savons
Qu'il existe un brouillon
Du temps et du reste, quelque part.
On ne peut ni le suivre ni l'abolir.

On sait qu'il y a une esquisse.
On ne sait pas s'il faut y être conforme
Pour ne pas mourir avant la lettre.

On vit après la lettre.

Quand une ligne n'est pas correcte,
Quand un raisonnement manque
(Deux points de suspension),
Il faut partir, pour toujours,
Même s'il n'y a ni chemins
Ni jamais.

On part le jour-même
Et l'on ne part pas, pour ne jamais
Mourir.

On reste étendu quelque part.
Cette étendue est le seul refuge
De tous les a priori que l'on trouve
Dans sa poche.

Si la pierre angulaire est un non-lieu,
On dit que l'on vit, que l'on pense,

On danse là où l'on ne danse jamais.

On ne danse pas. Une pose.

Un corps humain défile sous les yeux,
Sous le cerveau.

On se dit

Que c'est un corps où la vie
Vit toujours. Et l'amour
Est encore possible.

Comme s'il était viable
Et interminable, comme l'amour d'Iseult.

Accomplissement est un mot injuste.
Il ne parle ni de ce qui est accompli
Ni du projet ni du chemin
Qui ne mène pas au fond des bois.

Il ne parle même pas de l'existence,
L'inexistence de soi-même,
D'innombrables moi qui existent sur le papier
Que l'on foule aux pieds quand on marche.

Tu m'as donné une vie
Que je n'avais pas eue.

Il faut apprécier plusieurs vies
Pour en savourer une.

Joins ta vie à ma mort,
Même si je meurs en paix.

Ni sensations ni vide. Une plaine monotone,
Monochrome pleure : l'ennui lui appartient.

Nombre d'ennuis descendent, montent,
Et l'on voit un visage que l'on attribue
À Dieu, par habitude. On n'en a pas d'autres,
Ni visages ni Dieux. Une silhouette de femme
Qui s'éloigne, s'approche, n'appartient pas
À cette plaine.

La silhouette d'une montagne.

Je me demande si la structure du monde
Chancelle ou non. Elle ne fait rien.
Elle ne sent ni nos virus ni nos maladresses.

Mais si un jour elle commence à chanceler,
On se demandera pourquoi elle chancelle.
Rien ne doit chanceler, tout doit chanter,
Exécuter la *Neuvième* de Beethoven.

On exécute, on s'exécute. Les sons s'éteignent,
Comme le font les lumières fatiguées.
Un être fatigué. Que fait-il ?
Il n'écoute ni Bach ni Beethoven.

Il écoute son âme qui lui dit :
« Dors, mon petit. Dors, dors, dors, dors. »

Encore et encore. Comme si je pouvais

Me promener, jouir des jardins.
Comme s'il y avait encore un jardin vivant.

Je me promène et je ne sais pas
S'il s'agit d'un jardin mort.

Il s'agit d'un non.

Je dors, mais le sommeil
Ne vient pas.
Et tout se passe dans un coin.

Il y a des coins, des avenues.
Et s'il m'arrive quelque chose,
Cette chose arrivera verticalement,
Horizontalement.

Il y a encore quelques horizontales,
Par-ci, par-là.

Tout ce qui n'arrive pas.
Où est cette absence ?
Il y a une demeure
Où tout ce qui n'arrive pas
Arrive, tard ou tôt.

Une demeure où le plafond
Est plus haut que le ciel.

Où sont les cloches ?
Il n'y a rien qui parle,

Le silence règne. Un roi, une reine
Et quelques morceaux qui
N'appartiennent à rien.

Le rien parle sans arrêt. L'arrêt
Ne parle pas.